

III. — LECTURES.

1. ÉLOGE du docteur Hyacinthe KUBORN;
par M. E. MALVOZ, Membre titulaire.

Le moment est venu de raviver devant l'Académie de médecine le souvenir de cette sympathique et attachante figure de médecin et d'hygiéniste que fut le docteur Hyacinthe Kuborn, l'éminent fondateur de la Société royale de médecine publique de Belgique.

C'est une joie pour celui qui a l'honneur d'être appelé à la succession d'un Membre de l'Académie que d'avoir à constater chez celui dont il doit définir l'œuvre des efforts qui dénotent l'amour de la science, la passion du travail et la foi dans un idéal meilleur. Cette joie, la lecture des travaux d'Hyacinthe Kuborn et la contemplation de son œuvre nous l'ont donnée : ces travaux témoignent d'un rude et constant effort, d'un labeur immense, d'une persévérance inlassable.

Si l'on veut bien comprendre la vie de Kuborn et son rôle social, il faut reporter sa pensée vers le milieu dans lequel se façonna sa personnalité. Jean-Pierre Hyacinthe Kuborn naquit à Seraing, le 2 septembre 1828, dans cette bourgade qui devait devenir, sous la puissante impulsion de John Cockerill, un prodigieux chantier d'activité et un centre industriel commandant au marché du monde.

Il était le fils d'un pharmacien, Jean-Henri Kuborn, établi à Seraing, mais originaire du Grand-duché de Luxembourg. Aux qualités de la race, le père de Kuborn ajoutait celles de la profession : l'ordre et la méthode ; il inculquera en outre à son fils ce besoin d'instruction générale caractéristique de tous les Luxembourgeois auxquels la Belgique doit tant d'hommes de haute culture et de grand savoir.

D^r HYACINTHE KUBORN (1828-1910).

Jean-Henri Kuborn n'était d'ailleurs pas un pharmacien ordinaire : après avoir achevé ses études pharmaceutiques à l'Université de Bonn, une passion innée pour les sciences naturelles l'avait amené à se perfectionner en chimie et en minéralogie et il conquit en Allemagne un diplôme spécial de sciences minéralogiques et chimiques. On relève parmi les ascendants d'Hyacinthe Kuborn d'autres représentants des professions médicales : un oncle de son grand père était chirurgien de troupe à Salzbourg en 1760 ; un frère de son père médecin à Diekirch, et parmi ses parents plus ou moins rapprochés, on compte quatorze praticiens établis en Belgique, en France et en Allemagne. Kuborn appartenait donc à une véritable dynastie de médecins. Son origine luxembourgeoise lui a valu sans doute ces qualités si particulières des fils de ce Grand-Duché, petit coin de terre placé au carrefour des grands courants de la civilisation occidentale : les Luxembourgeois semblent avoir pris les qualités dominantes de chacun des pays qui touchent à leurs frontières. Dans toute l'œuvre de Kuborn, on retrouvera les qualités très germaniques de ténacité et d'obstination au travail, l'élégance et la séduction toutes françaises de ses écrits, de ses discours et jusque de toute sa personne, le tout marqué de ce grand bon sens, de ce jugement parfaitement pondéré et équilibré qui est comme l'apanage de nos compatriotes.

A l'influence de l'hérédité viendra se joindre, pour l'orientation de l'avenir du fils du pharmacien naturaliste de Seraing, celle du milieu où il reçut l'éducation. Les médecins et ingénieurs de Seraing entretenaient avec son père d'excellentes relations d'amitié. Et comme il était d'usage en ces temps, hélas ! déjà bien lointains, les médecins venaient s'asseoir souvent au foyer de leur confrère en pharmacie, causant médecine, sciences, progrès, découvertes ! On était alors à une glorieuse époque des sciences physico-chimiques et biologiques. A Paris, Gay-Lussac, Dumas, attiraient tous les jeunes savants, cette ville était en ce moment le cœur et le cerveau scientifiques de l'Europe. En Allemagne, Schwann fondait la doctrine cellulaire ! Tous les savants d'alors — et les médecins en par-

ticulier — se distinguaient par leur penchant aux idées générales et leur vision des vastes horizons. A cette époque où la spécialisation en médecine n'était pas née, le médecin cherchait avant tout à être un homme instruit et de haute culture; les membres de la corporation médicale, curieux de toutes choses, avaient le but élevé de ne rien ignorer des progrès scientifiques.

Et dans le milieu familial où grandissait Hyacinthe Kuborn, les médecins, les pharmaciens, les ingénieurs qui fréquentaient là aimaient à s'entretenir de tous les grands événements qui se déroulaient en France et en Allemagne et qui marquaient la rénovation des sciences et de la médecine. Fréquentant les cours de l'Athénée royal de Liège, Kuborn, rentré à la maison, assistait à toutes ces discussions scientifiques; elles étaient souvent suivies d'échanges de vues sur le devoir professionnel, la dignité médicale et la confraternité, autant de principes qui étaient pour ces anciens médecins et pharmaciens des vertus sur lesquelles on ne pouvait transiger et auxquelles le docteur Kuborn a conformé scrupuleusement toute sa belle vie de praticien.

Après d'excellentes études moyennes, Hyacinthe Kuborn se fit inscrire à l'Université de Liège, où il aborda les études médicales. C'était à l'élan d'une vocation irrésistible qu'il obéissait en choisissant ainsi la carrière de médecin. Il fut un brillant élève de ces illustres Maîtres, Schwann et Spring, dont la Faculté de médecine de Liège conserve le souvenir impérissable. En dernière année d'études, Kuborn devint chef de la clinique d'ophtalmologie, dirigée alors par Ansiaux.

On était en 1855 : le choléra venait d'envahir la Belgique et tout particulièrement la banlieue de Liège. La grande commune d'Ougrée était sans médecin : on fait appel aux élèves des hôpitaux et, le premier, Kuborn vole au secours des malheureux malades privés de soins. Pendant plus de deux mois, jour et nuit, il reste sur la brèche ; victime du devoir, il ressent lui-même une atteinte du terrible mal, mais, de robuste constitution, il en triomphe. Il peut reprendre ses études et conquérir son diplôme. Il se rend à Paris et

y suit les cliniques de Bouillaud, de Trousseau, de Nélaton, de Ricord, de Maisonneuve. Puis, il revient s'installer à Seraing où les chefs d'industrie lui confient une forte part de la clientèle des ouvriers de leurs usines et charbonnages, tandis que les administrations de bienfaisance d'Ougrée et de Seraing le préposent au service des pauvres de leurs communes.

C'est cette rude vie de médecin industriel et de médecin des pauvres qui va permettre à Hyacinthe Kuborn de défricher ce vaste champ d'observations et d'études qu'avant lui presque aucun praticien belge n'avait encore exploré. Il assiste au développement formidable de l'industrie dans les bourgs ruraux de la banlieue de Liège ; il est témoin de la formation des grandes agglomérations ouvrières. D'un côté, il voit les richesses s'accumuler et, de l'autre, les misères de la vie, les dégénérescences physiques, toutes les tares du surmenage, rendre l'existence toujours plus pénible pour ces honnêtes populations de travailleurs. Kuborn se passionne pour tous ces déshérités : il s'attache spécialement à l'étude des conditions de la vie souterraine telles qu'elles se présentent pour les houilleurs et il deviendra bientôt une autorité, reconnue bien au-delà de nos frontières, dans toutes les questions concernant la santé des travailleurs et leur protection légale. Ses magistrales études sur le travail au fond des mines et sur les affections qui en sont la conséquence, ses monographies sur l'ankylostomiasie, suffiraient à elles seules à illustrer le nom du praticien de Seraing. Aussi, quand un écrivain de génie, penché sur les souffrances des travailleurs souterrains, lancera au monde un retentissant appel en leur faveur en publiant *Germinal*, c'est au médecin des mineurs de Seraing, c'est au docteur Kuborn qu'Emile Zola demandera d'enrichir sa vaste documentation.

Mais ce n'était pas seulement aux malades et surtout aux ouvriers que Kuborn vouait sa prodigieuse activité. Comme deux de ses confrères et amis qu'il retrouvera plus tard à l'Académie de médecine, nos éminents Collègues Desguin et Casse, il s'intéressera aux affaires publiques, à la vie administrative de sa ville natale. C'est qu'ils ne se sont

pas enfermés dans leur tour d'ivoire, ces distingués hygiénistes : ils ont montré par leur propre exemple, en acceptant d'importantes charges publiques, que si le cerveau du médecin doit s'ouvrir à toutes les idées, son cœur doit être accessible à toutes les misères physiques et morales pour travailler à les guérir.

Fervents adeptes de l'émancipation intellectuelle de la classe ouvrière, convaincus que la prospérité d'un pays est inséparable de la libération des cerveaux de tous ceux qui créent de la richesse, ils voulaient la plus large diffusion de l'enseignement populaire.

Echevin de l'Instruction publique à Seraing, comme Desguin à Anvers, Kuborn marque son passage à l'hôtel de ville par la création d'œuvres qui lui valent aujourd'hui encore l'unanime reconnaissance de ses concitoyens : il fonde deux écoles moyennes, des crèches et, en outre, cette célèbre école industrielle de Seraing, un modèle du genre qui, depuis bien des lustres, forme l'élite de ces sous-officiers d'industrie, de tous ces contremaîtres et artisans qui ont fait connaître dans le monde entier les qualités sans rivales des métallurgistes, mécaniciens et mineurs wallons. Avec un désintéressement qui restera la caractéristique de sa personnalité, Kuborn accepte d'y donner le cours d'hygiène. C'est là, c'est dans cet enseignement mis à la portée de tous, qu'il se prépare à devenir un des vulgarisateurs de l'hygiène les plus écoutés de notre pays.

Doué d'un talent d'écrivain remarquable, il collabore à divers journaux et revues médicales ; il écrit dans *l'Echo du Parlement*, dans le *Messenger de Bruxelles*. L'élégance toute française de ses articles, autant que leur précision, en font bientôt un des rédacteurs scientifiques les plus lus de la presse belge.

Lorsque, en 1879, le grand mouvement créé en faveur de la réorganisation et de la diffusion de l'Instruction publique exigera le concours de personnalités auxquelles on puisse faire appel en toute confiance pour le nouvel enseignement à répandre, c'est à Kuborn que le nouveau gouvernement s'adressera pour le cours d'hygiène à l'École

normale de l'État pour institutrices à Liège ainsi qu'à l'École normale des humanités. A cette dernière, foyer où s'épanouissait l'éducation classique et qui a donné à la Belgique tant de maîtres éminents, Kuborn professa des leçons développées spécialement au point de vue pédagogique et qui eurent, en 1891, les honneurs de l'impression. Quand l'École normale des humanités fut supprimée, la chaire d'hygiène de Kuborn fut transférée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège.

Le traité d'hygiène de Kuborn, paru sous le titre de *Cours d'hygiène générale et pédagogique professé à l'École normale supérieure des humanités et à l'École normale moyenne des Régentes*, est une œuvre considérable, résultat d'un savoir énorme.

Evidemment, la conception qu'avait Kuborn, au temps où il enseignait l'hygiène aux institutrices et aux professeurs, des besoins d'un pareil enseignement, ne serait plus celle des hygiénistes technologues que nous sommes tous devenus forcément aujourd'hui, par les nécessités de la spécialisation. Kuborn avait été obligé d'ailleurs de façonner ses leçons d'après le programme adopté à cette époque par le Ministère de l'Intérieur et de l'Instruction publique. Or, on en était aux programmes hypertrophiques, sortis de l'imagination de certains grands chefs de l'enseignement ; on était arrivé à un véritable bourrage de tous les éléments possibles du savoir humain. Kuborn fut une victime de ces fausses conceptions dont tout le monde revient aujourd'hui. Ce qu'on doit enseigner, c'est une hygiène attrayante, vivante, susceptible de rendre la vie agréable et de protéger contre tout ce qui peut nuire ; point n'est besoin pour cela de transformer l'enseignement de l'hygiène générale en une vaste encyclopédie...

Quoi qu'il en soit, le cours d'hygiène d'Hyacinthe Kuborn, s'il présente aujourd'hui quelques rides, peut encore être consulté avec fruit, vingt ans après sa publication. On y retrouve à chaque page l'homme de haute culture qu'était le médecin de Seraing : sa grande érudition lui permet d'invoquer à chaque chapitre l'opinion des grands penseurs, de Montaigne jusqu'à Jean-Jacques Rousseau et à Herbert Spencer.

Au moment où une loi sanitaire nouvelle va imposer à toutes les communes de la Belgique la création d'un service d'inspection médicale des écoles, on n'oubliera pas que, dès 1890, Kuborn développait déjà devant ses élèves tout un vaste programme de surveillance hygiénique de la population scolaire. Bien peu de retouches suffiraient pour en faire le programme de demain de cette inspection médicale qui, à l'exemple des admirables mesures décrétées en Angleterre, devra assurer la protection et l'amélioration de la santé des enfants du peuple.

Ce fut le 20 novembre 1863 que l'Académie de médecine de Belgique ouvrit ses portes à Hyacinthe Kuborn, en l'appelant au titre de Correspondant, comme professeur d'hygiène générale et industrielle à l'École des Arts industriels de Seraing. A un âge où tant d'autres cherchent encore leur carrière, on consacrait déjà la sienne !

Le 6 novembre 1869 il devenait Membre titulaire dans la 4^{me} Section, en remplacement de feu le professeur Van Roosbroek.

En 1885, la Compagnie lui conférait la suprême dignité de la Présidence : c'est qu'il avait trouvé auprès de tous ses Collègues les sympathies et les amitiés que lui méritaient ses qualités d'intelligence et de cœur, sa parfaite courtoisie et son inaltérable affabilité. Nos annales sont remplies de ses rapports, de ses mémoires, de ses discours : ce sont notamment ses éloquentes appels en faveur de l'intervention des pouvoirs publics dans la lutte contre l'an-kylostomiasie qui ont marqué le début de la croisade sociale contre cette maladie.

Mais ce qui restera avant tout l'honneur de la vie d'Hyacinthe Kuborn, sa grande œuvre de prédilection, c'est la fondation de la Société royale de médecine publique. Né au centre d'un pays d'industrie et aussi de misère, il avait pu étudier tout ce qui nuit à la santé, se rendre compte des devoirs immenses qu'il reste à accomplir aux administrations publiques, aux chefs d'industrie, à tous les dirigeants en un mot.

Il avait été un des plus ardents protecteurs de la femme et de l'enfant occupés dans les travaux houleux : ses re-

cherches avaient attiré l'attention du législateur et le nom de Kuborn doit être cité comme un de ceux qui ont le plus contribué aux mesures légales de protection de la femme et des jeunes travailleurs.

Mais bientôt les conceptions de Kuborn s'élargissent : elles s'étendent à tout ce qui concerne le bien-être commun et la santé publique en général. Et il rêve d'un vaste mouvement à créer en Belgique de propagande médicale pour et par l'hygiène.

Nul n'a mieux saisi toute la grandeur des idées d'Hyacinthe Kuborn, qu'un autre hygiéniste, qui a vécu dans l'intimité de ses pensées et qui fut un de ses collaborateurs de la première heure, le D^r Gustave Jorissenne, de Liège.

A-t-on mesuré, écrit le D^r Jorissenne, toute l'ampleur des conceptions de Kuborn quand, après avoir embrassé l'étude de la vie ouvrière dans la région où il lui était donné d'observer tout ce qui nuit à la santé dans les conditions antinaturelles, il porta ses regards vers la nation tout entière et tenta de démêler ce que devenaient les préceptes de la science hygiénique et la prétendue prévoyance des lois dans le fouillis des rapports individuels, dans le grouillement obscur des masses urbaines et la dissémination des groupes ruraux où la civilisation introduit à peine quelques reflets des splendeurs scientifiques ? Hyacinthe Kuborn constata que des millions d'unités personnelles étaient dénombrées pour payer l'impôt financier et l'impôt du sang, mais qu'on les ignorait pour les protéger contre la nature et contre elles-mêmes, contre les duretés inutiles de la vie et contre les fatals errements de l'ignorance. Savait-on leurs misères, leurs maladies, les causes de celles-ci, les causes de leur mort, les moyens de la reculer, les luttes de leur impuissance contre la société sourde et aveugle, routinière et indifférente ?

Et pourtant, la viabilité d'une nation dépend de la connaissance exacte de toutes ses parties : le malheur des petits rejaillit sur les grands ; une épidémie ne reste pas menaçante pour les déshérités de la fortune exclusivement ; elle atteint les rangs élevés comme un incendie gagne les palais en sortant d'une chaumière ; les dé-

gradations morales sont contagieuses de bas en haut autant que de haut en bas; les troubles sociaux vicient l'organisme national tout entier. Le docteur Kuborn contempla tristement le spectacle de notre civilisation boiteuse et peu clairvoyante; il comprit que les médecins, en contact avec tous les rouages de la société, étaient seuls capables d'entreprendre une lutte contre les ténèbres, et il lança un appel éloquent à leur dévouement, à leur loyauté, à leur fière indépendance; il réclama d'eux la révélation sincère et discrète à la fois des infortunes familiales, maladies, fautes contre l'hygiène, contre le prochain, turpitudes physiques et morales, négligences administratives, erreurs, préjugés. Les réponses devaient constituer le tableau de la vie nationale en ses troubles multiples, aboutir à la connaissance des causes, préparer la bataille contre l'impéritie à tous les degrés de l'échelle sociale et suppléer à tout ce qui manque dans l'organisation administrative.

Telle fut, suivant un de ceux qui ont le mieux connu Kuborn, la haute conception qui présida à la création de la Société de médecine publique.

Et si le rêve de Kuborn ne s'est réalisé qu'en partie, comme tous ceux que font les hygiénistes, toujours trop en avance sur leur temps, il faut admirer les résultats atteints en quelques années par ce faisceau d'hommes de bonne volonté, groupés autour de lui, livrés presque à leurs propres ressources, et qui ont été les premiers propagandistes et les premiers vulgarisateurs de l'hygiène dans notre pays.

La Société de médecine publique a abordé tous les problèmes de l'hygiène sociale et individuelle; le concept général de l'œuvre se traduit par ses bulletins obituaires, ses bulletins de la morbidité, ses statistiques sur la climatologie du pays, ses mémoires sur la salubrité des villes et des campagnes, sur les épidémies, sur la dégénérescence des races, sur la marche numérique de la population, et tous les autres problèmes à résoudre pour le salut de la nation.

Et chaque année, Kuborn révélait ses espérances, rallumait les enthousiasmes chez ses collaborateurs, dans les assemblées annuelles de sa Société, où tout Belge était

appelé à collaborer et qui abordèrent tous les grands problèmes d'hygiène publique et sociale.

C'est de ces Congrès annuels que sont issues les grandes Ligues nationales pour la lutte contre la tuberculose et pour la protection de l'enfance.

C'est encore à Hyacinthe Kuborn, et à ses éminents collègues les inspecteurs généraux Devaux et Dupont et le regretté professeur Laho, que l'on doit ce bel *Aperçu historique sur l'hygiène publique en Belgique depuis 1830 jusqu'en 1903*, qui occupe une place d'honneur dans la bibliographie des hygiénistes, à côté de cette autre belle œuvre qu'avec Semal, Blandot, Mirguet et Droixhe, Kuborn présenta à l'Assemblée nationale scientifique de 1880 sur *l'hygiène scolaire*: Kuborn traitait, dans la partie qui lui était confiée, les *maladies scolaires*.

L'importance de la puériculture a été proclamée par Kuborn dès 1881: dans une préface qu'il écrivait pour les leçons de Droixhe sur l'art d'élever et de soigner les petits enfants, il traçait déjà tout le programme de ce qui est devenu aujourd'hui l'hygiène de l'enfance du premier âge.

Tous les rapports, toutes les études de Kuborn étaient non seulement d'une rigoureuse précision scientifique, mais ils étaient écrits avec un soin remarquable: protégé par le calme et la douce tranquillité de sa vie familiale, dans cette bourgade de Seraing qui n'entend pas d'autre bruit que celui des usines en travail, Kuborn pouvait, plus aisément que ceux qui sont entraînés dans l'existence trépidante de nos grandes villes, poursuivre patiemment de grands ouvrages, de longues et savantes dissertations, précieuses mines qu'on pourra fouiller longtemps sans les épuiser. Il était un peu comme un bénédictin d'un genre spécial, presque toujours à sa table de travail, même de nuit, quand il n'était pas près de ses malades ou à l'Académie, étudiant, compulsant, écrivant...

Le temps semblait n'avoir aucune prise sur lui et il conserva jusqu'à son dernier jour un air de santé et de vigueur surprenant... Il travailla jusqu'à la dernière heure avec le même entrain infatigable, montrant ainsi par

l'exemple que le travail est la meilleure manière de supporter le poids des ans : peu avant sa mort, il élaborait encore, à la demande de l'Administration communale de Seraing, un projet de règlement de l'inspection médicale scolaire qui est un petit chef-d'œuvre de précision et de sens pratique.

Assidu aux séances de l'Académie, il se faisait scrupule de n'en manquer aucune et d'être fidèle au rendez-vous mensuel qu'il avait avec ses chers Collègues Desguin et Casse.

Que dire de l'homme privé? Kuborn était le plus affectueux, le plus désintéressé, le plus délicat des confrères. Il était extrêmement accueillant et bienveillant pour tous les travailleurs. J'avais souvent plaisir à lui rappeler — et il voulait bien en témoigner quelque satisfaction — que je lui devais mon initiation à l'hydrologie bactériologique. Il était venu me trouver, un jour, en 1885, lui déjà célèbre, moi simple préparateur à la Faculté de médecine, et n'ayant d'autre titre à sa sympathie que celui d'être l'ami de son fils Pierre, aujourd'hui très distingué médecin, continuant à Seraing l'œuvre paternelle... Il m'exposa longuement quel était le but qu'il s'était assigné en fondant la Société de médecine publique. Celle-ci, me disait-il, devait devenir une grande puissance réglant les questions d'hygiène générale, un centre d'études, recherchant et mettant en évidence les causes géologiques, hydrologiques, naturelles ou artificielles, de l'insalubrité d'une commune, d'une région, centralisant tous les renseignements relatifs à l'état sanitaire de la population, s'employant à découvrir les motifs d'une mortalité et d'une morbidité excessives... et, passant alors à l'objet de sa visite, il m'exposa quelle serait l'utilité d'une étude bactériologique générale des eaux de la province de Liège à confronter avec les données sanitaires recueillies par la Société de médecine publique; il mit à ma disposition pour l'exécuter les ressources et les moyens d'action de celle-ci. Et depuis cette époque il ne cessa de me témoigner la plus délicate sollicitude, la plus paternelle affection.

A voir Kuborn aussi alerte, aussi laborieux, on le

croyait, malgré son grand âge, armé pour de longues années encore... Il fut emporté presque subitement, après quelques jours de maladie seulement, le 18 février 1910, âgé de 82 ans. Ce fut, pour tous, une cruelle et désolante nouvelle : les médecins de Seraing et de la banlieue qui avaient fêté, en 1905, son cinquantenaire professionnel, ressentirent tout particulièrement cette perte d'un confrère dont ils étaient fiers. Toute la vie de Kuborn n'était-elle pas une réponse à ceux qui prétendent que, sans appui, sans intrigue, sans compromission, il n'est pas possible à un simple praticien, quand il n'a pas les privilèges de brillantes relations et qu'il ne fait pas partie d'une certaine aristocratie médicale, de sortir de sa modeste condition?... Kuborn, tout en restant praticien, presque médecin rural, n'était-il pas parvenu aux plus hautes distinctions honorifiques dans son propre pays, sans rien devoir qu'à lui-même et à ses mérites personnels? Ne l'avait-on pas vu, lui l'ancien président de l'Académie de médecine, le commandeur de l'Ordre national, le représentant officiel de la Belgique à toutes les grandes assises internationales de l'hygiène, ne l'avait-on pas vu jusqu'à son dernier jour rester le bon et accueillant praticien, d'un dévouement absolu à tous ses malades à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartenissent?

La perte de Kuborn fut ressentie dans le bassin industriel comme celle d'un véritable bienfaiteur des humbles et des déshérités, et la reconnaissance de ses concitoyens, qui l'entouraient d'un respect unanime, se traduisit par une décision qui fait honneur à l'édilité serésienne: le nom d'Hyacinthe Kuborn fut donné à la principale place publique de la ville.

Suivant les volontés expresses de Kuborn, l'inhumation eut lieu dans la plus stricte intimité.

Mais un service solennel eut lieu le 23 février, où l'Académie de médecine se fit représenter officiellement par son Bureau et où de nombreux Collègues et tous les médecins de la région se pressaient pour ce suprême hommage à sa mémoire. Toute la population du bassin industriel était là : ces obsèques furent profondément émouvantes et d'une singulière

grandeur. Par cette matinée grise de février, la tristesse des choses, la mélancolie du paysage ajoutaient encore au deuil de tout ce peuple de travailleurs. Et pendant que la foule s'écoulait pensive et recueillie pour aller reprendre son dur labeur, au pied des sombres terrils, des grandes cheminées fumantes, des hauts fourneaux rougeoyants, nous revoyions ce grand serviteur du pays qui s'en était allé pour toujours, nous songions que nul mieux que lui n'avait accompli ses devoirs d'homme, de citoyen et de médecin, et que de toute son œuvre considérable, c'est encore celle qui traduit le mieux le sentiment altruiste de ses conceptions, ses efforts en faveur des travailleurs, qui restera le grand honneur de son existence. Et nous nous remémorions ces graves et belles paroles par lesquelles Hyacinthe Kuborn terminait, en 1891, ses leçons d'hygiène aux institutrices et professeurs, les futurs éducateurs de la Nation :

« L'hygiène et l'éducation, disait-il, sont les seules vraies sources de la civilisation et du bien-être. La richesse d'un pays n'est point le critérium de ce bien-être. Il aura beau briller par une production double ou triple, par des exportations augmentant en proportion, si les salaires restent inférieurs aux besoins réels de l'existence d'une part, et de la dépopulation. Elle n'est que factice, s'il n'en résulte pas plus de bien-être pour les classes ouvrières, car la richesse d'un pays ne se suppose pas d'après le chiffre de ses millionnaires, mais selon le plus petit nombre de ses souffreteux... ».

Belles et généreuses paroles, que les continuateurs de l'œuvre de Kuborn ont le devoir d'appliquer, et dans lesquelles le Médecin de Seraing, l'ami des ouvriers, le bienfaiteur des humbles a mis toute la bonté de son cœur ! (*Applaudissements.*)

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, vos applaudissements ainsi que le recueillement dans lequel vous avez écouté l'éloge qui vient d'être lu m'autorisent, je pense, à remercier M. Malvoz d'avoir si éloquemment traduit les sentiments unanimes de l'Académie à l'égard de notre regretté Collègue, M. Kuborn. (*Applaudissements.*)

2. UNE intervention sur l'hyppophyse pour tumeur sellaire avec symptômes acromégaliqes; par M. GORIS, CORRESPONDANT. — Autopsie, par M. VAN GEUCHTEN, MEMBRE TITULAIRE. (*Paraitra dans le prochain numéro.*)

— La séance est levée à 1 h. 45 m.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

- ANNUAIRE statistique de la ville de Paris. XXX^e année, 1909. Paris, 1911; vol. 8^o.
- ARCHIVES de biologie. Tome XXVI, fasc. 3 et 4. Liège, 1911; vol. 8^o.
- CALMETTE (A.) et ROLANTS (E.), avec la collaboration de BOULLANGER (E.) et CONSTANT (F.). Recherches sur l'épuration biologique et chimique des eaux d'égout, effectuées à l'Institut Pasteur de Lille et à la Station expérimentale de la Madeleine. VII^e vol. Paris, 1912; vol. 8^o.
- DELÉTREZ (A.). Compte rendu des opérations pratiquées en 1911 à l'Institut chirurgical de Bruxelles. Bruxelles, 1912; 8^o.
- FACULDADE de medicina do Porto. Anuario. Anno lectivo de 1910-1911. Porto, 1911; vol. 8^o.
- FOX (H.) and TRIMBLE (W.-B.). Eight months' experience with salvarsan at the New York skin and cancer hospital. Chicago, 1911; 8^o.
- HEYNINX. Présentation et description d'un fauteuil tournant destiné à l'analyse comparée de l'acuité sensorielle à la rotation des deux canaux semi-circulaires horizontaux, le gauche et le droit. Un exemple d'utilisation de ce fauteuil dans un cas de commotion labyrinthique gauche à la première phase ou phase d'hyperexcitabilité. 1911; 8^o.
- MINISTÈRE de la Guerre. Statistique médicale de l'armée belge. Année 1910. Bruxelles, 1911; 8^o.
- MINISTÈRE de la Justice. Statistique judiciaire de la Belgique. Treizième année. Bruxelles, 1911; vol. 4^o.
- MOELLER (A.). La station thermale de Vichy. Notice clinique. Bruges, 1911; 8^o.
- ROCKEFELLER Institute for medical research. Studies. Reprints. Volume XIII. New York, 1911; vol. 8^o.
- VAN DUYSSE. A propos de l'embolie partielle de la rétine. Bruxelles, 1911; 8^o.